

L'ARCHE *Editeur*

Ludwig FELS

Soliman (radiophonique)

Traduit par
Bernard LORTHOLARY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

R I E N Q U ' U N M O R C E A U D E P A I N

de Rainer Werner Fassbinder
traduction française de Laurent Mühleisen

touts droits réservés pour la version française l'Arche
éditeur c 1980 l'Arche éditeur

RIEN QU'UN
POUR UN MORCEAU DE PAIN

Pièce en 10 scènes et en un seul décor de

Rainer Werner Fassbinder

Sur la scène, un lit, des chaises, un petit meuble avec un tourne-disque, un écran blanc et parfois une caméra. La lumière s'éteint entre chaque scène.

Personnages

Hans Fricke, metteur en scène

Hanna, son amie

Véra, actrice

Friedrich von Saalingen, un ami

Max, assistant à la mise en scène

Joe, cameraman

Le producteur

Kemper, un journaliste

Acteur I, II, III, IV, (Bender)

Le père de Fricke

Monsieur Baumbach

Madame Baumbach

Scène 1

Dans un café, où Fricke a retrouvé son vieil ami Friedrich von Saalingen, après une longue séparation. La conversation est hésitante.

FRICKE

Es-tu Juif ?

SAALINGEN

Non, bien sûr que non. Quelle question idiote, tu m'excuseras.

FRICKE

Oui, bien sûr.

Silence

SAALINGEN

D'ailleurs, où es-tu allé chercher ça ? Et bien oui, que je sois juif ?

FRICKE

Ah, ça. Pure conversation, tu sais.

SAALINGEN

Ca ne va pas ? Je veux dire, tu as des ennuis ?

FRICKE

Au contraire. J'ai un contrat.

SAALINGEN

Non, c'est bien. Quoi donc ?

FRICKE

Un film sur Auschwitz.

SAALINGEN

D'où ta question. Je comprends. Mais dis-moi, c'est une opportunité tout à fait extraordinaire, avec ça tu es sûr de récolter tous les prix, avec mention.

FRICKE

Oui. Un sujet tout à fait extraordinaire.

SAALINGEN

Tu as l'air vidé. Mais c'est compréhensible, un sujet pareil, il faut y mettre tout sa sensibilité.

FRICKE

Oui, c'est un sujet merveilleux.

SAALINGEN

Comment es-tu tombé là-dessus ? Auschwitz, tout le monde s'en lècherait les doigts. C'est une chance absolument fantastique pour se faire une place dans le milieu.

FRICKE

Mon producteur dit que de nos jours on peut faire confiance aux jeunes pour faire du cinéma, et que ce sera un succès commercial.

Hanna sort des coulisses. Elle s'approche de la rampe, salue le public, prend une chaise et s'assoit.

HANNA

Quel trafic, c'est affreux. (à Saalingen). Alors, de retour au pays ?

SAALINGEN

Oui. fillette. Mais dis-moi, tu es encore plus jolie qu'avant. A part ça, comment vas-tu ?

HANNA

Je te remercie, mal. Pas de contrat. Dans ce film sur les camps de concentration, il n'y a pas de rôle pour moi.

SAALINGEN

Ah, un film rien qu'avec des hommes.

HANNA

Oui: ça serait quelque chose pour toi. Des hommes, et encore des hommes.

SAALINGEN

Mon Dieu, ils sont certainement beaucoup trop maigres.

HANNA

Penses-tu. Ils ont bien essayé d'en dénicher, des types comme sur ces épouvantables photos. Vous ne buvez rien ? Moi, en ce qui me concerne, j'ai terriblement soif. *appelle* Mademoiselle !

SAALINGEN

Le service dans ce pays est vraiment épouvantable. Quand je pense à la Tunisie, mon dieu.

La scène se termine sur une conversation de café des plus ennuyeuses.

Scène 2

Appartement de Fricke. Hanna et Fricke entrent en scène.

FRICKE

Dis voir. qu'est-ce que tu as au juste ? Quelque chose ne va pas ?

FRICKE

Je ne me sens pas bien.

HANNA

Tu veux que je te fasse un thé ou un café ?

FRICKE

Je voudrais ne pas continuer ce film.

HANNA

Tu seras bien obligé.

FRICKE

Je sais.

Ils se sont déshabillés au maximum. Fricke sort. Hanna s'allonge sur le lit, prend un magazine, lit. Elle se relève, se dirige vers le tourne-disques, met un tube. Fricke, de dehors :

FRICKE

Tu peux ressortir les photos ?

HANNA

Lesquelles ?

FRICKE

Celles d'Auschwitz.

HANNA

Encore ? J'en rêve déjà toutes les nuits.

FRICKE

C'est toujours ça.

HANNA

Comme tu voudras.

Elle se dirige à nouveau vers le petit meuble sur lequel se trouve le tourne disque, sort des photos qu'elle pose sur une chaise. Fricke revient.

FRICKE

Merci.

Il prend les photos. les regarde une à une. Hanna sort.

FRICKE appelle

C'est impossible à reconstituer, ces choses là.

HANNA de dehors

Ce n'est pas ce qu'on te demande.

FRICKE

C'est pourtant ce qu'il faudrait que je fasse, si je... ah...

HANNA revient, se brosse les cheveux

Je t'aime bien.

Elle va vers le lit, se couche. Fricke fait de même, se couche à côté d'elle. On voit la jambe nue d'Hanna, en l'air, repliée. Son bras pend hors du lit. La main de Fricke caresse le bras d'Hanna, saisit sa main etc. Sur l'écran blanc sont projetées les photos tristement célèbres des camps de concentration. Au bout d'un moment, la voix de Fricke sur un magnétophone :

FRICKE

Je n'ai pas le droit de faire ce film. Personne n'a le droit de faire ce film. En représentant ces choses-là, on ne peut que les enjoliver. Au bout du compte, dire qu'on est suffisamment sérieux pour faire un film sur un thème pareil, c'est de la présomption pure et simple. C'est impossible d'être suffisamment sérieux pour cela. Tous autant que nous sommes, nous ne pouvons plus aujourd'hui être suffisamment sérieux pour cela. Les temps ont bien trop changé. Je ne sais même plus pourquoi ce film doit être tourné. Une chose à ce point inconcevable ne peut pas être formulée.

HANNA

Je t'aime.

Après un silence, pendant lesquels ils ont tous les deux allumé une cigarette :

HANNA

Qu'est-ce que vous faites demain ?

FRICKE

La scène avec le petit garçon polonais.

HANNA

Celui qui se laisse prendre pour un bout de pain ?

FRICKE

Oui, c'est à peu près ça.

HANNA

C'est fou ce que c'est délicat.

FRICKE

Je ne trouve pas ça délicat.

HANNA

Délicat n'est peut-être pas le mot qui convient.

FRICKE

Tu viendras sur le plateau demain ?

HANNE

Je ne sais pas. Si j'ai envie.

Scène 3

Sur la scène, en vêtements de déportés et le crâne rasé, les acteurs III et IV. L'acteur III observe un long moment l'acteur IV. en y prenant un plaisir sensuel.

ACTEUR III

Tu as faim ?

ACTEUR IV *(ne le comprend pas)*

ACTEUR III

D'où viens-tu ? De Pologne ?

L'acteur IV hoche la tête.

ACTEUR

C'est bien. Je veux dire, est-ce que tu veux manger quelque chose ?

L'acteur III fait mine de mordre dans quelque chose et de le mâcher. L'acteur IV se réjouit.

ACTEUR III

Seulement, je veux quelque chose en échange.

L'acteur IV ne comprend pas et continue de se réjouir. L'acteur III s'approche de lui et essaye de le prendre dans ses bras. L'acteur IV se sauve.

L'ACTEUR III

Dans deux jours. je pourrai t'avoir pour rien, si tu vis encore.

La caméra et le caméraman étaient sur la scène, allant d'un acteur à l'autre. Fricke arrive avec son assistant.

FRICKE (au caméraman)

C'était comment ?

CAMERAMAN

Pour moi, bien.

FRICKE (à l'acteur III)

Bon. alors on se voit tout à l'heure.

ACTEUR III

Très bien. (Il s'en va.)

FRICKE

Nous allons faire une pause. (À l'assistant) Envoie-moi voir le petit Bender.

ASSISTANT

Je vais le chercher, un petit instant.

Lentement, tout le monde s'en va. Fricke s'asseyait.

FRICKE

En fait, ce serait un sujet merveilleux pour un film de science-fiction.

L'acteur IV arrive sur scène.

FRICKE

Prends-toi une chaise et viens t'asseoir un moment près de moi.

L'acteur IV s'asseyait. On voit à nouveau ses cheveux, sa fausse calvitie a été enlevée.

FRICKE

Tu étais vraiment bien. Et dès la première fois.

ACTEUR IV

Vraiment ?

FRICKE

Oui. Inutile de faire une deuxième prise.

ACTEUR IV

Génial.

FRICKE

Oui, c'était vraiment une très bonne prestation. Depuis combien de temps joues-tu ?

ACTEUR IV

C'est mon premier vrai rôle.

FRICKE

Ca m'intéresserait de savoir ce que tu penses.

ACTEUR IV

Quand ?

FRICKE

Quand que tu joues un rôle comme celui-là.

ACTEUR IV (*réfléchit*)

Et bien - alors je me concentre à fond sur la situation de mon personnage et je me demande quel genre de type ça peut bien être, et ensuite, et bien, sur mon partenaire, il faut savoir recevoir des autres. C'est ça. Et après, c'est simple, je me dis que je ne suis plus moi, mais que je suis l'autre, celui que je dois jouer. et après, ça vient comme ça, je fais de moi-même tout ce qui a été indiqué auparavant. Mais quelque part, je sais quand même encore que je suis moi et que l'autre n'existe pas vraiment, vous comprenez, en fait il existe, mais pas vraiment. je veux dire. Alors moi je suis moi, et lui il est à côté de moi, mais je suis aussi lui. je ne sais pas comment expliquer ça. Je veux dire, c'est un processus relativement compliqué, et je ne peux pas en parler aussi simplement.

FRICKE

Je veux dire, est-ce que tu te poses des questions sur la réalité. Des situations comme celles de ce films ont bien existé dans la réalité.

ACTEUR IV

Non, je ne sais pas, bien sûr que tout cela a existé, mais pas comme cela, je veux dire, ce sont deux choses tout à fait différentes, le fait que cela ait existé dans la réalité et le fait de simplement le jouer. Bien sûr que cela a existé, je n'ai pas encore vraiment réfléchi à la question. Quand j'y réfléchis, je n'arrive pas vraiment à me le représenter, je veux dire, que tout se soit réellement passé comme ça, mais c'est vrai que tout s'est passé ainsi, non ?

Hanna entre en scène, très maquillée, avec des lunettes de soleil.

HANNA

Alors, tu vas mieux ?

FRICKE (à l'acteur IV) Oui, mon cher. C'est tout. Je crois que nous allons encore pas mal travailler ensemble.

L'acteur IV s'en va.

FRICKE (à Hanna)

Je n'allais pas mal.

HANNA

Et ta dépression ?

FRICKE

Ce n'était pas une dépression, mais ce que j'avais à ce moment là, je l'ai toujours.

HANNA

Pourquoi es-tu si agressif avec moi ?

FRICKE

Je ne suis pas agressif. Auschwitz, à certains moments, comptait 20 000 prisonniers. et contrôlait en outre un certain nombre de camps annexes, avec près de 170 000 prisonniers en tout. Ils devaient tous avoir le crâne rasé, jusqu'à un millimètre sous la peau.

HANNA

Tu userais les nerfs des gens les plus patients. Je crois que je vais repartir.

FRICKE

Bien, comme tu veux. De toute façon il faut que je continue.

Hanna s'en va.

FRICKE (*appelle*)

Max !

L'ASSISTANT (*arrive*)

Maître ?

FRICKE

On continue. 273ème. C'est juste ?

ASSITANT

Oui. Bon, je vais chercher les autres.

CAMERAMAN (*arrive*)

On continue ?

FRICKE

Oui. 273ème. Dis-moi. Joe, quand tu filmes. au moment où se déroule l'action, sous tes yeux, qu'est-ce que tu ressens ?

CAMERAMAN

Ressentir ! En fait moi je ressens très peu de choses quand je travaille. J'essaie de filmer suivant les indications qu'on m'a donné.

FRICKE

Je veux dire. ce qui se déroule là. sous tes yeux. c'est horrible non, ne me dis pas que tu ne ressens rien. Je veux dire, on ressens bien quelque chose en face de ça.

CAMERAMAN

Pourquoi horrible ! Du moment que nous mettons toutes ces choses en scène, ici, elles ont forcément valeur de réalité. Je veux dire que lorsque je travaille, beaucoup de choses deviennent plus

claires pour moi, beaucoup de ce qui avant était horrible devient compréhensible dans le travail.

FRICKE

Et ça ne te perturbe pas ?

CAMERAMAN

Mais pourquoi ? Au contraire, je crois que c'est comme ça que les choses doivent se passer. Cela répond de la qualité du travail, de tes propres qualités.

FRICKE

Je n'y arrive pas, moi, ça me fait peur.

L'acteur II et l'acteur III entrent en scène en riant.

ACTEUR II

Alors vous savez ce qu'il a dit ? Non, c'est à mourir de rire. (A Fricke) Oh, maître, bien le bonjour.

FRICKE

Salut. (Au cameraman) Tu peux commencer. là ?

CAMERAMAN

Bien sûr.

FRICKE (à l'acteur I et III) On va passer à la scène de dispute à propos du vol. Vous avez le texte ?

ACTEUR III

Sure. Nous avons le texte.

FRICKE

Alors on répète. Tu arrives de la gauche et toi de la droite. (Au cameraman) La caméra reste là.

CAMERAMAN

Oui.

FRICKE

Bon, très bien. Donc, toi tu arrives de là. toi de là-bas. Le texte commence un peu avant que vous ne vous croisie. On y va ?

ACTEUR III

Hier tu m'as volé du pain.

ACTEUR II

Et tu te l'es-tu procuré où ?

ACTEUR III

Tout ce que je sais. c'est que tu m'as volé du pain, et j'aimerais que tu me le payes.

ACTEUR II

Et si je ne le fais pas ?

ACTEUR III

Alors demain tu es un homme mort.

FRICKE

Bien (à l'acteur II) Tu lui as effectivement volé du pain hier et tu savais qu'à un moment où à un autre tu allais le croiser à nouveau et tu avais peur de cette rencontre, d'autant plus qu'il a une grande influence dans le camp, et que tu le sais. (A l'acteur III) Et à toi en fait ce type t'est égal. Seulement, l'affaire avec le petit juif polonais n'a pas marché, et de toute façon tu es déjà de mauvais poil, alors ça tombe bien que ce soit lui qui en fasse les frais. Ok ?

ACTEUR II

Oui, c'est clair.

FRICKE

Alors recommencez.

ACTEUR III

Hier tu m'as volé du pain !

ACTEUR II

Et tu te l'es-tu procuré où ?

ACTEUR III

Tout ce que je sais, c'est que tu m'as volé quelque chose.

FRICKE (*corrigeant*)

Du pain !

ACTEUR III

... Que tu m'as volé du pain. Et j'aimerais... Je ne peux pas travailler dans ces conditions. On devrait tolérer ce genre de petites nuances de la part de l'acteur.

FRICKE

Pardon. C'est vrai. Mais vous le savez bien, c'est de "pain" qu'il s'agit. Pourriez-vous recommencer, s'il vous plaît ? (à l'acteur II) Et plaque moi un peu de cette peur que je te demande sur le trac que de toute façon vous avez déjà. D'accord ?

ACTEUR II

Mais bien sûr.

CAMERAMAN

Je suis prêt.

FRICKE

Bien. (A l'acteur II) Et s'il te plaît n'oublie pas la peur.

L'ASSISTANT (avec le clap devant la caméra)

273 première.

ACTEUR III

Hier tu m'as volé du pain.

ACTEUR II

Et tu te l'es-tu procuré où ?

ACTEUR III

Tout ce que je sais, c'est que tu m'as volé du pain, et j'aimerais que tu me le payes.

ACTEUR II

Et si je ne le fais pas ?

FRICKE (*interrompant*)

Arrêtez, c'est impossible. Arrêtez.

Scène 4

Au restaurant

MADAME BAUMBACH

Evidemment avec la religion c'est toute une affaire, pas vrai ?
Ça fait un bon moment que nous avons envie de nous convertir au
bouddhisme, pas vrai Erwin. mais ça ferait un tort énorme à Erwin,
professionnellement. C'est vrai, Erwin, non ?

MONSIEUR BAUMBACH

Oui, pour les non-catholiques, pas de problème, c'est possible.
mais s'il faut sortir de l'Eglise, alors là, la rumeur se répand
comme une trainée de poudre.

MADAME BAUMBACH

Pourtant, le bouddhisme, justement, c'est tellement chic. Au fait,
quand vous mariez-vous ? Je veux dire, cela fait un moment que
nous attendons votre faire-part de fiançailles.

HANNA

Nous préférons attendre que Hans se soit fait un nom, un vrai nom.

FRICKE

Oui, nous préférons attendre que je me sois établi.

MONSIEUR BAUMBACH

Pourquoi dis-tu cela sur un ton aussi agressif ? Moi, je trouve cela très positif. Tous ces mariages précipités, excusez-moi, personne n'est rien, personne n'a rien, ça ne peut que mal finir.

FRICKE

Tu as sans doute raison.

HANNA

Bien sûr que Monsieur Baumbach a raison. On en a suffisamment parlé, non ?

MADAME BAUMBACH

Ne vous disputez pas, les enfants, après un tel repas.

HANNA

Ne le prenez pas mal, depuis que Hans tourne ce film, il est complètement dérangé. Même moi je n'arrive plus à avoir un échange normal avec lui.

FRICKE

Oncle Erwin, quel âge avais-tu en 1945 ?

MONSIEUR BAUMBACH

Je ne vois pas l'intérêt de cette question.

FRICKE

Es-tu juif ?

MONSIEUR BAUMBACH

Bien sûr que non, tu le sais bien.

FRICKE

Pourquoi "bien sûr" ?

HANNA

Hans, je t'en prie...

FRICKE

J'ai demandé. pourquoi "bien sûr", et j'aimerais bien avoir une réponse.

MONSIEUR BAUMBACH

Parce qu'à l'heure actuelle je ne serais sans doute plus en vie.

FRICKE

Et pourquoi es-tu encore en vie ?

MONSIEUR BAUMBACH

Eh bien parce que je ne suis pas juif.

FRICKE

Comment peut-on dire une chose pareille. "parce que je ne suis pas juif, je suis encore en vie, et si j'étais juif, je ne le serais sans doute plus." Comment peut-on dire une chose pareille ?

MONSIEUR BAUMBACH

Mais qu'est ce ça veut dire, mon garçon, tu m'as l'air effectivement un peu dérangé, j'ai tort ?

MADAME BAUMBACH

Erwin était soldat, il a été fait prisonnier.

MONSIEUR BAUMBACH

Mais Hans le sait, ça, ma chérie.

FRICKE

Tu étais bien contre l'extermination des juifs, non ?

MONSIEUR BAUMBACH

Mais bien sûr que j'étais contre - ou plutôt, je n'en savais rien. moi, de tout ça, nous autres, au front, on n'en savait rien.

FRICKE

Au fait, qu'est-il arrivé au gens qui se sont soulevés contre ça ?

MONSIEUR BAUMBACH

Je suppose qu'ils ont atterri dans des camps. eux aussi. c'est évident.

FRICKE

Et une fois là-bas ?

MONSIEUR BAUMBACH

Il leur est sans doute arrivé la même chose qu'aux juifs.

FRICKE

Donc ils ont été assassinés.

MONSIEUR BAUMBACH

Assurément.

FRICKE

Et pourquoi es-tu encore en vie, oncle Baumbach ?

MONSIEUR BAUMBACH

Mais je n'en savais rien, moi, de tout cela, et même si j'avais su quelque chose (*au public*) qu'est-ce que j'aurais bien pu faire ? (*à Fricke de nouveau*) Et si j'avais dit quelque chose, bien, envisageons calmement la question, que se serait-il passé, on m'aurait envoyé dans un camp, Dachau ou Mauthausen, peu importe, et l'usine, papa aurait sans doute perdu l'usine. Et bien, il fallait bien que je tiens compte de ma famille. il faut voir ça aussi, non ? On m'aurait assassiné, et ça n'aurait profité à personne.

FRICKE

Bien sûr. Tu as raison. Ça n'aurait profité à personne.

MONSIEUR BAUMBACH

Justement. Alors estimons nous heureux que tout aille bien pour nous. Je veux dire, que nous soyons en vie, non ?

Scène 5

L'appartement de Fricke

SAALINGEN

Qu'en penses-tu. n'est-ce pas un élément intéressant, ou bien tu préfères te limiter aux juifs ?

FRICKE

Me limiter ?

SAALINGEN

Pardon, ce n'est pas ce que je voulais dire.

FRICKE

Non, je ne veux pas me limiter aux juifs. mais les homosexuels dans les camps, cela représente un pourcentage tellement infime, qui pèse à peine dans la balance, je t'en prie, ne va pas mal interpréter ce que je dis.

SAALINGEN

Mais non, jamais, bien sûr, jamais de la vie.

FRICKE

Qui plus est, un nombre moins important, cela peut se concevoir, je veux dire, on peut à la rigueur se le représenter. Mais ce que je veux avec ce film, c'est montrer le caractère innomable de tout cela, pas forcément montrer les choses elles-mêmes, tu

comprends, même s'il faut évidemment que je les montre aussi : ça, ce sont les conditions de production. Non, avec des homosexuels, les gens pourraient se dire, et bien oui, ce sont des pervers, ils sont anormaux, socialement, je veux dire, c'est bien fait pour eux, non, ou alors il faudrait faire un film rien que sur ce sujet.

SAALINGEN

Tu as sans doute raison. Bien sûr. Pourtant, je ne laisserais pas complètement tomber cet aspect de la question. Enfin, si moi j'avais l'ambition de...

On frappe, le père de Fricke entre.

LE PERE DE FRICKE

Ah, Monsieur von Saalingen. Comment va votre père ? J'ai appris qu'il a eu de grands succès à l'Est. Oui, la vraie grandeur ne se perd pas. Hans, j'aurais aimé te parler.

SAALINGEN

Oui. J'ai un rendez-vous, je vais prendre congé. Mes hommages à votre épouse.

LE PERE

Oh, elle sera enchantée.

SAALINGEN

Et tu m'excuseras auprès d'Hanna, d'accord ? Ciao. (*Il sort*).

LE PERE

Bien, alors ce que tu t'es permis, là, avec Baumbach, cela relève, selon moi, de l'effronterie. S'il te plaît, tu vis ta vie, d'accord, tu n'as jamais voulu avoir à faire avec l'entreprise, ça m'est égal, j'y arrive tout seul, seulement voilà : Baumbach n'est pas uniquement mon meilleur camarade depuis l'école, c'est aussi mon associé le plus important. Dieu merci il ne s'est pas vexé outre mesure, il s'est contenté à sa crémaillère de présenter comme la dernière des curiosités le fait que mon fils lui ait quasiment fait comprendre que tous ceux qui ne se sont pas sacrifiés à l'époque sont aujourd'hui des assassins. Ridicule !

FRICKE

Je n'ai fait que lui demander ce qu'il a fait, à l'époque, c'est tout. Et s'il présente cette question comme la dernière des curiosités à sa crémaillère, cela me suffit, comme réponse.

LE PERE

Mon cher garçon, laisse moi te dire une bonne chose. En dehors du fait que le chiffre de 6 millions de juifs qu'on avance n'est rien d'autre qu'une exagération éhontée - que je qualifierais de typique, comment se sont passées les choses, pour nous ? Nous étions dans des camps de prisonniers américains, et prends la peine de te renseigner un peu, ce n'était de loin pas, non plus, une partie de plaisir, au contraire, nous avons souffert de la faim, nous avons été passés à tabac et j'en passe et des meilleures. Ensuite nous sommes rentrés, et qu'est-ce qu'on a trouvé, alors ? Rien du tout, on a trouvé, on pouvait tout recommencer depuis le début, à partir de trois fois rien on a dû

tout reconstruire, et c'était reparti avec les privations et la misère, mais on y est arrivé, on s'en est sorti, on a survécu !

Hanna entre enveloppée d'un drap de bain.

HANNA

Oh pardon, je pensais que Friedrich était encore là. Je me dépêche de m'habiller.

LE PERE

Ne vous sentez pas obligée. Vous êtes très bien comme ça.

FRICKE

Vous vous connaissez, non ?

LE PERE

A peine. A peine, malheureusement. C'est vraiment dommage, mais il faut que je parte. *(Il baise la main d'Hanna)*. D'année en année vous êtes plus belle. Et toi, mon garçon, pense à ce que je t'ai dit. Tu dois avoir les pieds sur terre, voir les choses comme elles sont, sans aucun idéalisme, ça ne peut faire que du tort. Au revoir. *(A Hanna)* Au très grand plaisir. *(Il s'en va)*

HANNA

Qu'est-ce qu'il voulait au juste ?

FRICKE

En fait, rien. Vraiment, il n'a fait que causer.

HANNA

Bon, très bien, si tu refuses de me le dire.

FRICKE

Ah, c'était à cause de Raumbach, l'autre fois. Il s'est plaint.

Fricke se dirige vers le petit meuble et sort une fois de plus les photos.

HANNA

J'ai besoin d'argent.

FRICKE

Combien ?

HANNA

Le mieux, ce serait 200.

FRICKE

Pourquoi autant ?

HANNA

Mon Dieu, pour ne pas avoir à redemander tout de suite.

FRICKE

Bon, et bien sers toi.

Après un moment.

FRICKE

Tu as déjà bien regardé ces photos ?

HANNA

Bien sûr, pourquoi ?

FRICKE

Tu n'as rien remarqué ?

HANNA

Non, quoi donc ?

FRICKE

Ces gens qui fixent l'objectif n'ont même pas l'air malheureux. ou torturé. Ils ont plutôt l'air de ne pas comprendre. Je viens juste de comprendre cela aujourd'hui.

HANNA

Allons, je t'en prie.

Fricke se dirige vers le lit et se couche. Sous le lit, un livre, qu'il prend et dont il commence à lire la première page à voix haute. Sur le mur est projetée une des photos du camp.

FRICKE

L'anéantissement temporaire de qualités humaines, en dépit de tout ce que votre esprit est tenté d'accepter, ce ne sont pas que des mots. En tout cas ce ne sont pas des mots comme les autres. Quiconque a l'impression d'accomplir une action juste lorsqu'il

prie son bourreau de l'écorcher vif, qu'il lève la main. Quiconque offre sa poitrine aux balles meurtrières, qu'il lève la tête avec un sourire de volupté. Mes yeux chercheront la trace des cicatrices, mes dix doigts se concentreront de toute leur force pour pouvoir tâter la chair de cet être excentrique, je prendrais soin que les lambeaux de la cervelle éclaboussent le côté de mon front. N'est-ce pas, il ne se trouverait pas dans l'univers entier un seul être capable d'aimer un tel martyr.

HANNA

Ah, arrête à la fin avec ça, je ne peux plus voir toutes ces horreurs ni les entendre.

Fricke se lève et la regarde longuement, puis il sourit, comme s'il venait de comprendre quelque chose. Hanna a fini de s'habiller. Elle se dirige vers le petit meuble et prend de l'argent.

HANNA

Je m'en vais. Ca te va ?

FRICKE

Je n'ai rien contre.

HANNA

Salut. *(Elle sort)*

Fricke s'est recouché et récite deux strophes du poème de Günther Eich "Inventaire"

FRICKE

La mine du crayon / c'est elle que je préfère :/ le jour elle
m'écrit les vers, / Auxquels j'ai pensé la nuit . / Ceci est mon
carnet de notes, / ceci, ma toile de tente. / ceci ma serviette, /
ceci mon fil retors.

Scène 6

A une soirée

VERA

Au fait, que devient Hanna ? La pauvre petite, j'ai entendu dire que pour le moment, c'était les vaches maigres pour elle, je veux dire professionnellement.

FRICKE

Hanna a des propositions.

VERA

Ah bon ?

FRICKE

Oui. Seulement, elles ne lui paraissent pas acceptables.

VERA

Et toi ? Tu ne peux rien faire pour elle ?

FRICKE

Il n'y a pas de femmes dans ce que je fais en ce moment.

VERA

Oui, j'en ai entendu parler. C'est une véritable aubaine, cette chose, non ?

FRICKE

Non, je crois que cette fois-ci je me suis surestimé.

VERA

Voyons, pas toi.

FRICKE

Ne dis pas cela. Un sujet pareil, on peut le rater d'une façon terrible, comme il est rare qu'on puisse rater quelque chose.

VERA

Mais admettons que tu ne le rates pas, cela deviendrait un chef-d'oeuvre, non ?

Fricke rit. Kemper, assez ivre déjà, entre avec un verre à la main.

KEMPER

Mes respects, grand maître. Juste une petite question, si je puis me permettre. Ne pensez-vous pas que des livres ou des films du genre de celui que vous êtes en train de faire ont de nos jours l'effet exactement inverse de ce qu'on attend d'eux : provoquer l'effroi ? Il me semble qu'ils provoquent plutôt l'excitation. Si je puis m'exprimer autrement, les gens auxquels on rabat continuellement les oreilles avec des choses aussi peu réjouissantes se sentent d'abord mal à l'aise face à ces harcèlements, et puis ils finissent par les haïr. Et comme les gens n'ont pas assez d'esprit critique, ils ne chercheront pas à éviter des productions comme la vôtre, ou si vous préférez à les

haïr, non, ils vont finir par haïr la chose elle-même. Et dans ce cas, on a affaire à une forme d'antisémitisme des plus raffinées.

FRICKE

Vous pensez peut-être que je ne me suis pas suffisamment posé cette question ?

KEMPER

Je pense plutôt, que vous considérez ce film comme un étape importante dans votre carrière.

FRICKE

Si ça peut vous rassurer, cette idée ne m'est pas totalement étrangère.

KEMPER

Quel est votre avis. si je puis encore vous poser une petite question, vous n'estimez pas qu'il est tout aussi dégoûtant de se faire payer pour filmer des gens en train de se faire gazer que de les gazer soi-même ?

FRICKE

Non.

KEMPER

C'est bien ce que je pensais.

FRICKE

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir garder pour vous le reste de vos considérations, et de nous laisser seuls.

Kemper sort, en disant :

KEMPER

C'est terrible, ces gens qui ne supporte pas la critique.

VERA

Quel type répugnant. Je ne peux pas l'encadrer.

FRICKE

Moi non plus. Que ferais-tu si, tout à coup, tu n'étais plus capable de jouer un rôle que tu as accepté sans trop y réfléchir, tout simplement parce que tu ne parviens pas à t'identifier à ton personnage, ni même à l'approcher de suffisamment près ?

VERA

Tu sais, je ne peux même pas imaginer qu'une chose pareille puisse m'arriver. Je veux dire, un personnage négatif t'apporte toujours beaucoup plus.

FRICKE

Prenons le cas : tu joues un rôle de ce genre, tu le travailles à fond, et tout à coup tu réalises que si tu travaillais ce rôle encore plus à fond, quelque chose de lui pourrait se greffer sur toi, ou alors que cela pourrait te rendre infiniment malheureuse d'aller plus loin dans ta compréhension de la chose.

VERA

Mais pourquoi moi ? Je joue un rôle pour faire passer quelque chose à mon public, pour le lui faire comprendre. La part intellectuelle de mon personnage n'est pas mon affaire, c'est celle de l'auteur ou du metteur en scène si tu veux, pourquoi cela devrait-il me rendre malheureuse ? Au contraire, je suis heureuse d'avoir une fonction intellectuelle. Ce n'est pas moi, ce ne sera jamais moi, je ne fais que montrer quelque chose.

FRICKE

Moi, ça me rend malheureux de montrer quelque chose comme par exemple le camp dans mon film, parce qu'au fond, ma mise en scène est rigoureusement identique à celle des SS de cette époque. Bien sûr, le sens n'est pas du tout le même, ou plutôt, cela a un sens ou devrait en avoir un, mais il n'empêche qu'il faut que je sois un peu comme eux, pour donner une vérité au tout. Et moi, ça me rend malheureux. Je ne sais pas, je crois qu'au fond, aujourd'hui, on ne peut rien représenter sans que de toute une masse de choses - ou du moins une partie d'entre elles - se greffe sur soi-même. Et c'est ce que je trouve tout à fait effrayant avec ce film.

VERA

Allons, arrête avec tout cela, ce n'est pas ici que tu trouveras une solution.

Vera essaye de prendre Fricke dans ses bras, mais il se dégage.

FRICKE

Laisse tomber. J'ai cru un moment que cela pouvait être une solution. Mais d'une certaine manière je n'ai plus envie de rien, pas même de ça. De rien, tu comprends ?

VERA

Non.

FRICKE

D'abord, j'ai envie de faire un tas de choses, et puis plus rien, et tout me dépasse, tout m'achève, d'une certaine manière.

VERA

Allons, tu déconnes, réfléchis, tu as encore le temps. la soirée n'est pas terminée.

Scène 7

L'appartement de Fricke. Il est couché tout habillé sur son lit, il fume, il se lève, va vers le tourne-disque, met un disque et se recouche. Hanna entre, fatiguée et avec la gueule de bois. Au bout d'un moment

FRICKE

Où étais-tu ?

HANNA

Et toi ?

FRICKE

Je voulais coucher avec Vera.

HANNA (*s'asseyant sur une chaise*)

Et puis ?

FRICKE

Je ne l'ai pas fait

HANNA

Et pourquoi pas ?

FRICKE

En fait je n'avais pas envie.

HANNA

Moi, j'avais envie.

FRICKE

Et puis ?

HANNA

Ca a marché.

FRICKE

Bien.

HANNA (*hurlant*)

Et qu'est-ce qu'il y a de bien là-dedans ?

FRICKE

C'est une façon de parler.

HANNA (*doucement*)

Et... ça ne te fait rien ?

FRICKE

Non, vraiment. Ca ne me fait rien.

Hanna se lève, va vers le tourne-disque, enlève le disque, retourne vers le lit et se couche à côté de Fricke. Ce dernier se lève et va remettre le disque à peu près au même endroit. Elle l'embrasse. Sur l'écran, on peut voir des photos du tournage de

*"Pour un morceau de pain". Puis, Hanna bébé sur une peau d'ours ;
on entend sa voix dans le magnétophone :*

HANNA

Ca, c'est moi, moi, moi, ça c'est moi.

Fricke éteint la lumière et dit :

FRICKE

Nous allons nous séparer.

Hanna rallume la lumière.

HANNA

Pourquoi ?

FRICKE

Pas parce que tu as couché avec un autre.

HANNA

Mais alors pourquoi ?

FRICKE

Je ne peux pas l'expliquer.

HANNA

Et... merde. Bonne nuit.

FRICKE

LE PRODUCTEUR

Oui, mais vous savez, on ment tellement dans ce métier.

FRICKE

Je suis content que vous ayez eu l'idée de passer, j'avais de toute façon l'intention de venir vous voir ces jours prochains.

LE PRODUCTEUR

Pourquoi, quelque chose ne va pas ?

FRICKE

Si, tout va bien. Cependant, je ne peux pas continuer comme cela. Pour certaines scènes j'aimerais une bande son avec des succès de l'époque et ...

LE PRODUCTEUR

Mais c'est du réchauffé. dans des cas pareils, une bande son avec des succès de l'époque.

FRICKE

D'accord, mais il faut que je fasse quelque chose. Comme cela, ça ne me va pas, c'est trop lisse, trop beau. Ça ne va vraiment pas. Et puis, j'aimerais faire des interviews de certaines personnes et les monter dans le film.

LE PRODUCTEUR

Alors là, impossible ! Nous faisons un film sur les événements dans les camps, et rien d'autre.

Scène 8

Retour sur le plateau de tournage. Sur la scène. Fricke et son assistant.

FRICKE

Tu as réussi à trouver quelque chose au sujet des religieux dans les camps ?

L'ASSISTANT

Oui. Par exemple, ce religieux qui avait dit un jour à une infirmière - laquelle comparaisait dans ce fameux procès sur l'euthanasie - qu'elle devait se contenter de faire ce qu'on lui demandait, rien de plus, et qu'ainsi Dieu serait d'accord. C'est très drôle, non ?

FRICKE

Oui.

Le producteur du film entre.

LE PRODUCTEUR

Mon jeune et cher ami ! Quel plaisir de vous trouver aussi consciencieux à la tâche. On m'avait annoncé tout autre chose.

FRICKE

Ah bon ?

FRICKE

On ne peut pas faire simplement un film sur les événements dans un camp.

LE PRODUCTEUR

Vous auriez pu...

FRICKE

Je ne pouvais pas y penser plus tôt. je n'ai pris conscience de tout cela qu'au fil du travail. J'ai fait assez de compromis jusqu'à présent dans ce travail. alors maintenant vous n'avez plus le choix.

Scène 9

Hanna et Vera dans l'appartement de Fricke. Hanna remplit une valise imaginaire avec des habits imaginaires.

VERA

Moi, je ne laisserais pas tomber aussi facilement. Au bout de trois ans. Je t'en prie.

HANNA

Oh, ça fait un moment que ça ne marche plus bien.

VERA

Quand même, ma petite, où irait-on, si on faisait sa valise chaque fois que quelqu'un vous dit qu'on va se séparer.

HANNA

Tu n'as pas entendu la manière dont il l'a dit.

VERA

Mon Dieu, comment a-t-il bien pu dire cela, avec amertume, ou bien mieux, il l'a hurlé, qu'est-ce j'en sais, tout ça ne veut rien dire.

HANNA

Non, je crois qu'il s'est dégouté de moi. Oui, je crois qu'il s'est vraiment dégouté. Seulement, je ne sais pas pourquoi. J'aimerais bien savoir ce que c'était vraiment.

Scène 10

Pendant qu'Hanna et Vera quittent la scène, apparaît sur l'écran le mot "fin". Le producteur entre en scène. Il parle au public, le mot "fin" disparaît.

LE PRODUCTEUR

Nous avons terminé ce film en octobre. la projection en salle a pu commencer un peu avant Noël. Il a été présenté à juste titre comme le destin choquant et impitoyable d'individus soumis à des forces obscures. Le film a obtenu la mention " excellent" et trois prix fédéraux. Bien évidemment, nous ne vous accablerons pas avec des chansons de l'époque, et votre plaisir esthétique ne sera

interrompu par aucune interview. Vous pourrez donc voir ce film en toute tranquillité. Vous aussi, vous serez saisis et bouleversés.

Bonne nuit.